Document generated on 07/15/2025 2:52 p.m.

Recherches amérindiennes au Québec

Tapiskwan sipi (la rivière Saint-Maurice)

Société d'histoire atikamekw (Nehirowisiw Kitci Atisokan)

Volume 44, Number 1, 2014

Les Atikamekw Nehirowisiwok : territorialités et savoirs

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1027882ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1027882ar

See table of contents

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Société d'histoire atikamekw (Nehirowisiw Kitci Atisokan) (2014). *Tapiskwan sipi* (la rivière Saint-Maurice). *Recherches amérindiennes au Québec*, *44*(1), 85–93. https://doi.org/10.7202/1027882ar

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Tapiskwan sipi (la rivière Saint-Maurice)[1]

Société d'histoire atikamekw (Nehirowisiw Kitci Atisokan)

Conscients du mystère que nos ancêtres ont représenté pour les Eurocanadiens depuis les débuts de la colonie, de l'ignorance, des erreurs et préjugés qui subsistent encore à l'endroit de nos communautés, nous, la Société d'histoire atikamekw (Nehirowisiw Kitci Atisokan), avons choisi de prendre la parole pour nous présenter de façon plus équitable. Il s'agit en fait pour notre organisme de redonner la parole à nos gens. Car, la tradition orale, comprise dans son sens large, a toujours été notre livre d'histoire. Nous avons entrepris une démarche de mise en valeur de cette parole afin de stimuler notre jeunesse à relever dans la dignité le défi de survivre qui se pose à elle, comme à nos ancêtres par le passé. Cela dans la mesure où nous considérons que la vision communément admise de l'histoire qui nous concerne est inapte à nous rendre justice.

Dans ce texte, nous présentons d'abord quelques aspects fondamentaux du « fait atikamekw nehirowisiw » et de la fusion avec notre milieu de vie qu'est *Tapiskwan sipi*. Puis, dans la section « Rencontres et voisinage », nous évoquons les principaux lieux de rassemblement estivaux de l'amont en aval de la *Tapiskwan*. « La rencontre de nos histoires » s'est opérée dans le contexte turbulent des XVIe et XVIIe siècles, marqués par des rivalités et des affrontements entre autochtones, qui avaient alors fait de la vallée du Saint-Laurent un *no man's land*. Au fur et à mesure de la pénétration européenne, *Capetciwotakanik* (La Tuque) est devenu notre centre de gravité pendant les deux siècles suivants. Le XXe siècle est enfin évoqué brièvement dans la section « Modernité ».

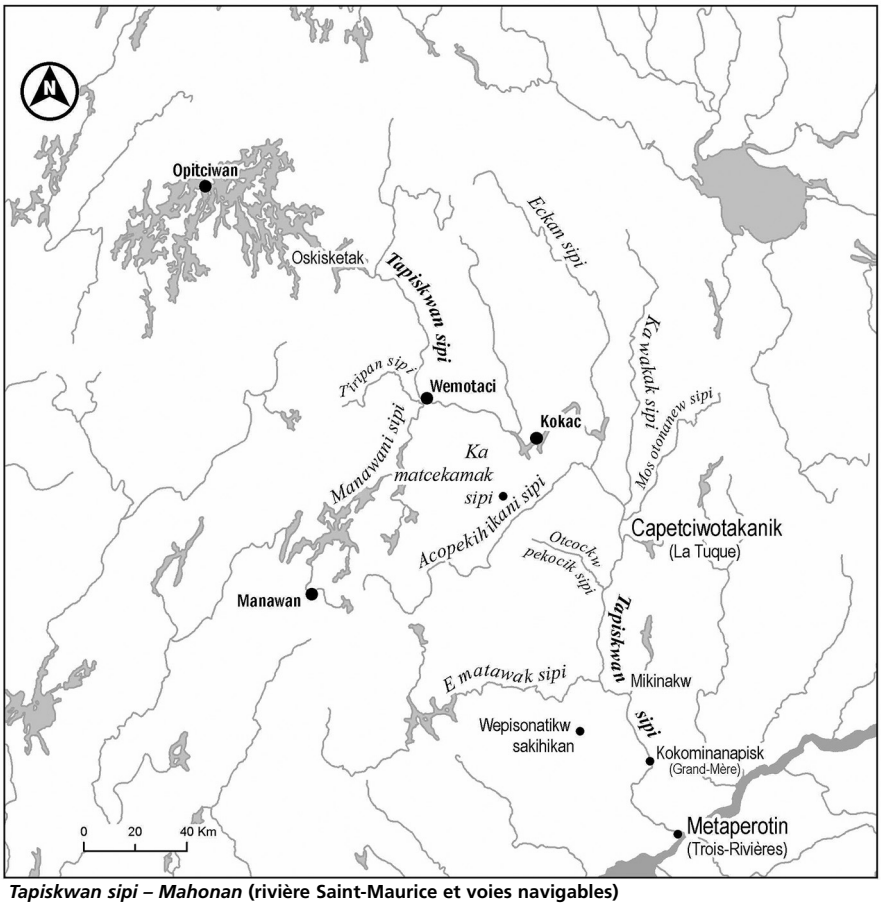
Le fait atikamekw nehirowisiw

L'ethnonyme *Atikamekw a* été adopté dans les années 1970 afin d'éliminer la nébuleuse et péjorative appellation « Tête de Boule » dont nous avons été affublés pendant plus de deux cents ans. La première mention de la « nation atikamekw » (Attikamègues) remonte à 1636, gracieuseté des Relations des Jésuites. Elle se comprend comme venant de la part d'un informateur, présumé algonquin, qui qualifiait ainsi les « mangeurs de poisson blanc », le corégone, qui se dit *atikamekw* dans notre langue. Ce poisson est en effet abondant dans les hautes eaux du bassin versant de *Tapiskwan sipi,* la rivière Saint-Maurice. Nos ancêtres n'ont jamais quant à eux utilisé l'appellation atikamekw afin de se désigner.

Nehirowisiw (l'être autochtone)

Le terme *Nehirowisiw* est englobant. Pour les chasseurs que nous sommes, il exprime la fusion avec notre milieu de vie (*notcimik*), le rapport spirituel avec le gibier, la capacité de survie en situation d'isolement, durant l'hiver par exemple, ou sur une très longue période de temps. Il inclut les voisins ancestraux, proches et lointains, dont

recherches amérindiennes au québec
Vol. XLIV, No 1, 2014



Tapiskwan sipi – Mahonan **(rivière Saint-Maurice et voies navigables)**
(Source : Conseil de la Nation atikamekw)

la langue est plus ou moins apparentée à la nôtre. Nous verrons pourquoi dans la section suivante.

Au quotidien donc, le terme a le sens de « autochtone », mais aussi de« un être autonome », c'est-à-dire une cohérence intégrale de l'homme culturellement adapté à son milieu de vie depuis les temps immémoriaux. Le point d'appui de cette ancestralité est la tradition orale.

L'intégrité atikamekw nehirowisiw repose d'abord sur une langue commune (*notcimi arimowewin*, ou *aski arimowewin*, langue du territoire ou parole de la terre). Elle se manifeste également par une toponymie qui est complexe parce qu'elle traduit la somme de l'expérience vécue partout sur le territoire et à plusieurs niveaux de l'histoire : événements historiques marquants pour notre nation, histoires régionales, familiales ou anecdotiques individuelles, et où l'humour et l'ironie s'expriment abondamment. D'autres niveaux ont une portée significative considérable, mais nous n'en retiendrons ici que quelques-uns. Cette intégrité culturelle comporte aussi une dimension sacrée. Toutefois, nous n'aborderons ici ni les pratiques rituelles traditionnelles, ni nos récits fondateurs. Tous ces niveaux réunis permettraient pourtant que notre perspective de l'histoire soit compréhensible un tant soit peu aux non-autochtones.

Tapiskwan sipi

En plus de la langue, l'identification à un territoire commun est un deuxième aspect fondamental du fait atikamekw nehirowisiw. *Tapiskwan sipi* (la rivière Saint-Maurice) est une clé de compréhension que nous avons documentée récemment auprès de nos aînés[2]. Depuis soixante ans, les perturbations dans le mode de vie ont forcé la mise de côté de tels concepts intégrateurs de l'histoire commune. *Tapiskwan* exprime l'idée d'un fil que l'on passe dans une aiguille. Cela fait référence aux nombreuses rivières qui se jettent et rejoignent la rivière Saint-Maurice, comme autant de fils qui passent dans une aiguille. *Sipi* veut dire « rivière ». C'est donc une image dont le sens réel prend forme dans les récits exprimés traditionnellement par les aînés.

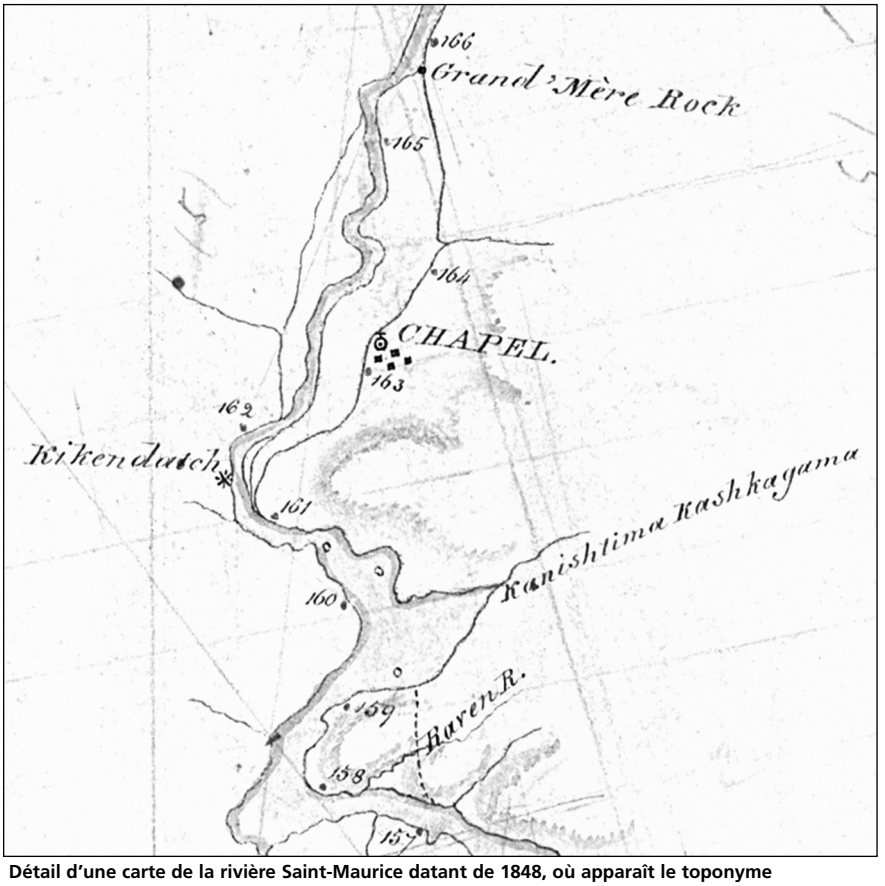
Avant la construction du barrage La Loutre (1914 à 1918), la superficie des lacs était moindre. Les berges de plusieurs rivières ont été inondées, du moins dans l'aval de leur parcours. Ce faisceau de rivières des hautes eaux de *Tapiskwan sipi* s'engouffrait dans le chas de l'aiguille[3]. L'image exprime la continuité et la complémentarité entre l'amont et l'aval d'un seuil de dénivellation. Le seuil marque des sous-ensembles sociaux et géographiques, des points de rencontre où l'ensemble trouve son point d'équilibre. En amont, les seuils/sites d'*Oskisketak* et de *Mikiskan* revêtent une importance majeure ; c'est aussi dans la région d'*Oskisketak* que se trouvait le site du nom de *Tapiskwanik*, inondé depuis la construction du barrage La Loutre. En regard, entre autres, de la pénétration européenne, deux seuils/sites sont significatifs en aval de *Tapiskwan sipi*, soit *Kokominanapiskw* et *Capetciwotakanik*.

Mahonan se traduit en français par « voie navigable » (ou canot-route). Ce concept est indispensable pour comprendre la continuité des liens organiques entre groupes voisins et entre les bassins versants, avant le réseau routier actuel. Parmi les grands bassins versants et en sus de celui de Tapiskwan sipi, notons celui des rivières Chamouchouane et Saguenay, et celui de la baie d'Hudson. Il nous faut dire que *Tapiskwan sipi* trouve son équivalent dans l'axe de la rivière Chamouchouane-Tadoussac. Ces deux bassins versants parallèles ont plusieurs *mahonan* qui les relient l'un à l'autre. Aussi, en amont de *Capetciwotakanik* (La Tuque), *Mos ototanew sipi* (rivière Bostonnais) et *Ka wakak sipi* (rivière Croche) donnent accès au premier seuil de l'axe voisin : *Sakik Ni* (Saguenay) à la décharge du lac. À partir d'*Oskisketak*, d'autres *mahonan* (dont la rivière Wapano) donnent accès au secteur de *Nikopa* (Nicabau), aussi un seuil significatif de cet autre bassin hydrographique majeur (voir carte *Tapiskwan sipi – Mahonan*).

Rencontres et voisinage

Oskisketak et *Mikiskan*

Oskisketak signifie « là où il y a des cyprès ». Ce site est situé un peu au nord du site connu sous le nom de Kikendatch, inondé depuis la construction du barrage La Loutre en 1918. Il s'agit là de deux sites distincts. Nous avons longtemps pensé que le toponyme Kikendatch faisait référence à une époque où le père Guéguen, o.m.i., allait y rencontrer nos ancêtres, et qu'il signifiait simplement « Là où se trouve le père Guéguen ». Or, la tradition orale, ainsi qu'une carte datant de 1848, révèle que le toponyme Kikendatch existait avant l'arrivée du père Guéguen (voir carte de 1848).



Détail d'une carte de la rivière Saint-Maurice datant de 1848, où apparaît le toponyme « Kikendatch » et le « rocher » grand-mère
(*Plan of the River St. Maurice surveyed from its mouth* [...], Bureau de l'arpenteur général du Québec, 07-28-1848. Plan 53-14-A)

Oskisketak a été un point de rencontre significatif pour l'ensemble des autochtones de langue atikamekw dont le milieu de vie était l'ensemble de *Tapiskwan sipi*, en amont comme en aval. Ils s'y rencontraient principalement l'été. Rencontres et voisinage durant la saison estivale avaient des fonctions vitales : liens de parenté à entretenir entre l'amont et l'aval, alliances matrimoniales à conclure, liens d'informations quant aux absents retenus ailleurs, mais aussi au sujet des ventes de fourrures et des chasses à venir, sans oublier l'élémentaire socialisation et le partage dans la transmission culturelle sous tous ses aspects. Le site de *Mikiskan*, situé à l'ouest d'*Oskisketak* et de la communauté actuelle d'Opiticiwan, était aussi un site de rassemblement majeur durant la période estivale. Il s'agissait d'un endroit stratégique, situé dans la région du partage des eaux d'au moins deux bassins versants.

Or, depuis la construction du barrage La Loutre et la création du réservoir Gouin qui s'ensuivit, la voie navigable entre *Mikiskan* et *Oskisketak*, a été interrompue. Quant au site d'*Oskisketak*, il repose maintenant partiellement sous l'eau. Notons au passage un aspect de ce site qui trouvera écho plus loin : de l'autre côté de la rivière, une falaise rocheuse avait une proéminence dont on disait qu'elle était le nez d'une grand-mère ! Quand les ingénieurs ont dit que le nez se trouverait bientôt sous l'eau, nos ancêtres avaient des doutes sur la santé mentale de ces gens[4]...

Les *Nehirowisiwok* – en amont de *Tapiskwan sipi*

Par voisinage, nous entendons les liens systématiques avec des gens de langue apparentée. Ces liens d'entraide et de partage étaient naturels entre les groupes dont les activités hivernales se vivaient à proximité. Par proches interposés, les *Nehirowisiwok* des hautes eaux, que nous désignons aussi sous l'appellation *Notcimi Nehirowisiwok*, gardaient contact avec les *Anicinabe* (Algonquins) du Grand lac Victoria et ceux de l'Abitibi ainsi qu'avec les *Kwekweciwok* (Cris) de Waswanipi.

Ces échanges systématiques étaient nécessaires à tous pour éviter les tares de la consanguinité, de sorte que les personnes circulaient d'une « nation » à l'autre et ensuite le long de l'axe (ou des axes) de circulation de chacune.

L'expression « gens de l'intérieur » traduit au mieux la réalité contemporaine d'occupation des amonts des bassins versants, c'est-à-dire de la grande forêt sous-boréale. La traduction stricte de *Notcimi Nehirowisiwok* serait en effet « les autochtones de la forêt ». Le mystère plane à leur sujet depuis les débuts de la colonie. Les « sauvages errants » ont été qualifiés de « gens des terres ou Têtes de Boule », et l'expression « nation des sorciers » a été appliquée dans le nord de l'Ontario pour les réfractaires à l'évangélisation.

Par opposition aux vallées fertiles, la niche écologique du Bouclier canadien expose les êtres humains à un plus long isolement d'intimité, à des relations vitales d'ordre spirituel avec le gibier, à des dispositions pacifiques et à une rigoureuse conservation de la langue originelle issue de ce milieu écologique.

Raymond Weizineau « Lemoth », peinture à l'huile, 2009
(Source : Conseil de la Nation atikamekw)

Raymond Weizineau « Lemoth », peinture à l'huile, 2009
(Source : Conseil de la Nation atikamekw)

Les *Nehirowisiwok* – en aval de *Tapiskwan Sipi*

L'appellation *Kitike Nehirowisiwok* désigne ces groupes vivant en aval de Tapiskwan sipi, soit l'occupation autochtone ancestrale de la vallée fertile du Saint-Laurent, le sous-ensemble « aval » du bassin versant. Bien avant les nouveaux arrivants, parmi lesquels figurent des *Anicinabe*, des *Wapanikiw* (Abénaquis), mais aussi des *Wendats* au même titre récent que les Européens, nos ancêtres bénéficiaient du merveilleux site de *Metaperotin*, Trois-Rivières, qui tire son nom du delta à l'embouchure de *Tapiskwan sipi.* Mais *Metaperotin* a pour nous un tout autre sens. Il évoque un vent d'une grande puissance connu depuis très longtemps, phénomène géoclimatique que la science moderne parviendra peut-être à associer à un événement particulier survenu il y a quelques millénaires. D'autres toponymes sur le continent ont aussi une portée immémoriale de ce type.

Notre tradition orale relève aussi, dans la région de *Metaperotin*, la présence et l'utilisation du maïs. Ni les récits scientifiques, ni la tradition orale ne nous permettent en effet d'écarter définitivement la possibilité que certains de nos ancêtres, plus familiers avec les terres en aval le long de la vallée du Saint-Laurent, aient pratiqué la culture du maïs et la fabrication de poterie. Quoi qu'il en soit, des échanges continus de tous les types s'opéraient avec les *Notcimi Nehirowisiwok* de l'amont de même qu'avec les *Wapanikiw* établis sur la rive sud.

Quand cette même tradition orale relève une technique d'utilisation du frêne *(akimaskw),* nous comprenons que cet arbre du Sud se combinait à merveille avec l'écorce du bouleau qui aura permis l'évolution technologique du canot utilitaire « gros porteur », c'est- à-dire le rabaska.

La rencontre de nos histoires

Avant le contact

Les trois toponymes de la portion en aval de *Tapiskwan sipi* que nous présentons ici ont conjointement un sens qui va bien au-delà des considérations pratiques ou stratégiques. Chacun a sa signification spécifique, mais ils sont interreliés dans un chapitre d'histoire qui pourrait se nommer : chronologie des temps immémoriaux. Ils nous ramènent à cet univers de compréhension qu'il nous revient de réhabiliter.

Avant l'époque coloniale, que nous qualifions de « contemporaine », un des sites majeurs le long de *Tapiskwan sipi* pour les Nehirowisiwok vivant en aval était celui de la ville aujourd'hui nommée Grand-Mère, qui se dit *kokominaw* en atikamekw. Par sa racine *kokom*, le toponyme *Kokominanapiskw* est à l'origine du nom de la ville de Grand-Mère où se trouve son rocher qui laisse deviner le

visage (et le nez) de la grand-mère. C'est ainsi que le rocher au nez de la *kokom* près d'*Oskisketak* est en continuité de sens, en rappel entre le lien d'amont et d'aval, illustrant l'ensemble de l'habitat.

Wepisonatikw sakihikan est un site sacré et l'a toujours été. Ce lac est situé dans l'actuel parc national de la Mauricie. Ce site est présentement l'une des clés importantes de la compréhension de notre paléo-chronologie. Des falaises rocheuses plongent dans le lac ; elles contiennent des peintures rupestres authentiques, mais érodées par le temps et peut-être vandalisées. Cette forme d'écriture mériterait une attention très particulière, équivalente à celle accordée aux grottes de Lascaux, par exemple. Nous savons qu'à cet endroit se pratiquaient des cérémonies comportant des épreuves initiatiques (tradition orale, Wemotaci). Ce site nous fait accéder à une époque plus lointaine.

Mikinakw, dont dérive le nom actuel de Mékinak, signifie « tortue ». Ce toponyme ancestral fait référence au processus de la vie qui s'installe après le retrait des glaciers. Nos mythes fondateurs sont de type cosmogonique.

Ces trois sites expriment la façon dont nos ancêtres ont colonisé les terres rendues accessibles par le retrait de la mer de Champlain. Une perspective que les nouveaux arrivants ont de la difficulté à saisir, semble-t-il...

Notre perspective sur le XVIe siècle et les précédents se résume donc comme suit : nos ancêtres occupaient en permanence et depuis des temps immémoriaux l'ensemble du pays le long de *Tapiskwan sipi*, et de ses bassins versants, depuis *Mikiskan* et *Oskisketak*, et jusqu'à *Metaperotin* (Trois-Rivières). Les Nehirowisiwok vivant en aval contrôlaient l'accès à l'arrière-pays, et le seuil de *Kokominanapiskw* formait une frontière naturelle. Des populations voisines avaient toutefois accès à des sites de rassemblement à proximité, à des fins de partage et de troc, pour des pratiques rituelles ou des alliances matrimoniales. Tous circulaient librement entre Tadoussac et Montréal et bien plus loin encore. Les relations de voisinage impliquaient les *Innus* (Montagnais) au nord-est, les *Wapanakiw* (Abénaquis) sur la rive sud du Saint-Laurent ainsi que les *Anicinabe* (Algonquins) vers l'ouest et les *Kwekweciwok* (Cris) au nord.

Turbulents XVIe et XVIIe siècles

D'après une vision de l'histoire communément admise, et que nous ne contestons pas, des affrontements violents entre nations autochtones – certains parlent d'une guerre – auraient fait rage dans la vallée du Saint-Laurent depuis la deuxième moitié du XVIe siècle jusqu'au début du XVIIIe. Toutes les nations concernées par les grands rassemblements commerciaux à Tadoussac en auraient subi de graves conséquences. Au début du XVIIe siècle, la vallée aurait été un *no man's land*, revirement radical par rapport au centre de commerce « inter-nations » que la présence saisonnière des pêcheurs basques aurait possiblement permis de structurer. Mousquets, couteaux et chaudrons de fer étaient convoités et offraient en effet des enjeux névralgiques. Il fallait sécuriser le centre de gravité du commerce : Tadoussac. Son déplacement était d'ailleurs négociable. L'installation des nouveaux venus à Québec promettait une alliance stable et efficace à toutes les nations confrontées au même ennemi venu du sud du fleuve. Pour une protection de *Metaperotin,* nos ancêtres souhaitaient qu'un poste y soit établi. Trois-Rivières fut fondé en 1634 !

De leur côté, les *Anicinabe* (Algonquins) auraient attiré les Français à Montréal pour faciliter leur reconquête du lieu de *Metaperotin*, et en faire un centre de gravité avantageux. Nous savons, par tradition orale, qu'une de leurs branches a obtenu de nos ancêtres des conditions d'occupation de terres à l'intérieur, dans le secteur de la montagne tremblante (Mont-Tremblant), appelée en atikamekw *Mantotci* (entrevue collective : Manawan 2004 : Mitcinamekos). Ces Anicinabe sont désignés comme « Petite Nation » dans les Relations des Jésuites. Un poste avancé à Montréal fut donc rendu possible en 1642, mais la situation était précaire en ce milieu de siècle où la guerre s'intensifiait à nouveau.

Selon nous, la volonté stratégique de rapprochement militaire et commercial n'a pas été aussi simple. Une puissante résistance parmi les Nehirowisiwok n'a pas été suffisamment prise en considération. Nous n'insistons pas sur cette question critique, hors sujet pour le moment : disons seulement que Le Jeune témoigne d'une sévère résistance du sorcier à son endroit, sinon de l'hostilité.

Nous savons aussi que le père Buteux a été victime de cette résistance. Son deuxième voyage sur le territoire des Nehirowisiwok, en 1652, tourna à la catastrophe. Lui et son groupe furent vraisemblablement massacrés par les Iroquois. Or, nous savons, par la tradition orale, que Buteux n'était plus le bienvenu chez nous. Des raids se sont réellement produits dans les hautes terres et jusqu'au-delà du partage des eaux de *Tapiskwan sipi.* Nos sources admettent que le « canot-route » vers *Metaperotin* a cessé d'être utilisé car le lien avec les Français du poste avancé avait été rompu. Mais la conclusion que *Tapiskwan sipi* soit à son tour devenu un *no man's land* est selon nous abusive.

Période des maladies et des raids

En cette époque trouble, le délaissement provisoire de *Metaperotin* par les Nehirowisiwok, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, ne s'est pas fait sans raison, car les maladies des nouveaux arrivants étaient redoutées... comme la peste ! À partir de cette période, des voisins ont commencé à s'introduire dans la portion aval de *Tapiskwan sipi,* au-delà de *Kokominanapiskw,* le premier seuil de la pénétration européenne, qui formait, rappelons-le, une barrière naturelle. Nous savons que vers 1730, des Nehirowisiwok assuraient déjà un approvisionnement en fourrures à des traiteurs indépendants. *Otcockw pekocik sipi* (rivière aux Rats) a été un prélude au centre de gravité qu'est devenu *Capetciwotakanik* (site de La Tuque) par la suite.

De plus, les raids sont associés aux *Matci Natawewok* (nom qui désigne les Iroquois), ce qui se traduit par « mauvais hommes », et ils s'étendaient en boucles de plus en plus grandes, d'abord en empruntant *Manawan sipi* pour contourner la montagne tremblante *(Mantotci),* puis

Le canot d'écorce « rabaska » peut porter trois tonnes de marchandises. Wemotaci, vers 1911
(Source : Fonds George Burnham Boucher, HBCA 1985/33/84)

Village de Wemotaci, vers 1911
(Source : Fonds George Burnham Boucher, HBCA 1985/33/87)

les hautes eaux et *Katino sipi* (rivière Gatineau) [entrevue collective, Opitciwan 2004 : Eco Matawak]. Même le bassin versant de la baie James fut ainsi mis à l'épreuve.

Certains témoignages de notre tradition orale ont porté sur les techniques défensives utilisées contre ces raids (entrevue collective, Opitciwan 2005 : Matciskan). En premier lieu, un code de signaux informatifs existait pour permettre aux gens de se transmettre des renseignements vitaux. Ce code était connu de proche en proche, un secret prudemment partagé. En deuxième lieu, l'intime connaissance du territoire et des *mahonan* permettait de survivre à l'écart des trajectoires prévisibles de l'ennemi, cela à petite échelle pour les familles qui ont persisté à demeurer sur place. Mais aussi, beaucoup de nos ancêtres se sont déplacés vers le nord, plus près des territoires de leurs voisins, les *Kwekweciwok*.

Capetciwotakanik (La Tuque)

La pénétration européenne

Toujours en regard de la pénétration européenne, le deuxième seuil significatif sur *Tapiskwan sipi* a été celui de *Capetciwotakanik*. Selon nos aînés, ce toponyme signifie « le courant qui passe à travers ». Or, cette particularité hydrographique aurait disparu avec la construction du barrage La Tuque. *Capetciwotakanik* est important pour notre histoire depuis le XVIIIe siècle jusqu'à la création de la ville de La Tuque au début du XXe siècle. Durant ces deux siècles, les déplacements et les rencontres s'accentuèrent d'abord et résolument dans les régions en amont de *Tapiskwan sipi* en fonction des relations de voisinage à privilégier avec les *Nehirowisiwok* des autres bassins hydrographiques. Toutefois, il fallait aussi maintenir un minimum de tels rapports avec les « nouveaux arrivants ». Les bassins de *Wapirew sipi* (rivière Batiscan), de *E matawak sipi* (rivière Mattawin) et de *Otcockw pekoeik sipi* (rivière aux Rats) et d'autres encore, permirent à plusieurs familles de survivre en aval de *Capetciwotakanik*.

Certains chercheurs ont abordé de bonne foi l'histoire de cette période (p. ex. Gélinas 2000, 2003), mais la documentation écrite sur laquelle se fonde la conception euro-canadienne de l'histoire est fort restrictive, surtout entre 1701 et 1780. Les coureurs des bois, les premiers « canayens », et les *Wapanikiw* ne tenaient pas de registres comme l'a fait par la suite la Compagnie du Nord-Ouest (CNO), et plus tard la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) qui a englobé la précédente en 1822. Avant les missionnaires oblats, dont l'activité apostolique a débuté dans les années 1840, les seuls registres commerciaux ont une portée de compréhension fort limitée des activités vitales qui se sont poursuivies dans les territoires de *Tapiskwan sipi* et de son vaste réseau hydrographique, en empruntant les *mahonan*.

Par ailleurs, de nombreux témoignages d'aînés ont été recueillis au début des années 1980[5]. Cet effort de mise en valeur de la tradition orale se poursuit présentement par des recherches complémentaires. Notre organisme a de plus pour mission de combler le déficit de compréhension de notre histoire pour ceux qui ne sont pas Nehirowisiwok.

Quelques personnalités marquantes

Le terme *okimaw* a le même sens aujourd'hui qu'en 1634. Cette année-là, le père Le Jeune le traduisait par

David Ka Wiasiketc et sa femme Marie-Céline, Manawan
Né en 1843, David Ka Wiasiketc est une personnalité marquante. Chef de territoire à l'ouest de Manawan, il a été l'un des premiers à s'établir à Manawan avec sa famille après la création de la réserve en 1906.
(Source : Conseil de la Nation atikamekw, auteur inconnu)

« capitaine », mais en réalité, le leadership formel ou ponctuel ne rend pas justice à la conception autochtone du chef. Chez nous, en effet, le commandement est rarement exercé. Le terme réfère d'abord à une responsabilité morale que confère l'expérience d'une vie sagement conduite, représentative de l'intégration culturelle du chasseur à son milieu de vie. Il s'applique en premier lieu aux grandes familles élargies dont les habitudes de fréquentation du territoire gravitent traditionnellement autour d'un secteur particulier. Le conseil des *okimaw* se tenait durant l'été pour maintenir l'équilibre social dans l'exploitation de l'ensemble du territoire fréquenté. Les « sauvages errants » ne faisaient pas du vagabondage, n'en déplaise à Le Jeune !

Dès le XVIIIe siècle, des « Canayens » seront adoptés par les Nehirowisiwok. C'est le cas, par exemple, de Pierre Flamand, un « Canayen » qui, entre 1700 et 1720, s'intégrera aux Nehirowisiwok en épousant une de leurs femmes. Il avait l'appréciable don des langues. Sa connaissance de la langue atikamekw a pu servir de lien entre les « Canayens » et les *Wapanikiw* qui se présentaient sur *Tapiskwan sipi*. Certains de ses frères s'intégraient également aux autochtones que les sulpiciens commençaient d'ailleurs à désigner sous le terme « Têtes de Boule » dans leurs registres paroissiaux.

Plus près de nous dans le temps, Jean-Baptiste Boucher (1841/44-1907) a été une personnalité de grande envergure, mais non moins controversée parmi les Nehirowisiwok, à son époque et encore aujourd'hui. Il était le fils de Jean-Baptiste Boucher, un ancien engagé, qui avait épousé une Nehirowisiw, Marguerite Wapisikokwe (Gélinas 1998). Sa vie est documentée parce qu'il a été un prospère commerçant de fourrure, mais surtout, de nombreux témoignages d'aînés concernent le rôle qu'il a tenu à cette époque sous la pression des nouveaux arrivants.

La modernité

Train, réserves et barrages

La liaison ferroviaire transcontinentale prévoyait dans un premier temps la liaison Montréal-Québec. Trois-Rivières connut donc un essor considérable qui se compléta par la colonisation systématique des paroisses dans les basses terres avoisinantes.

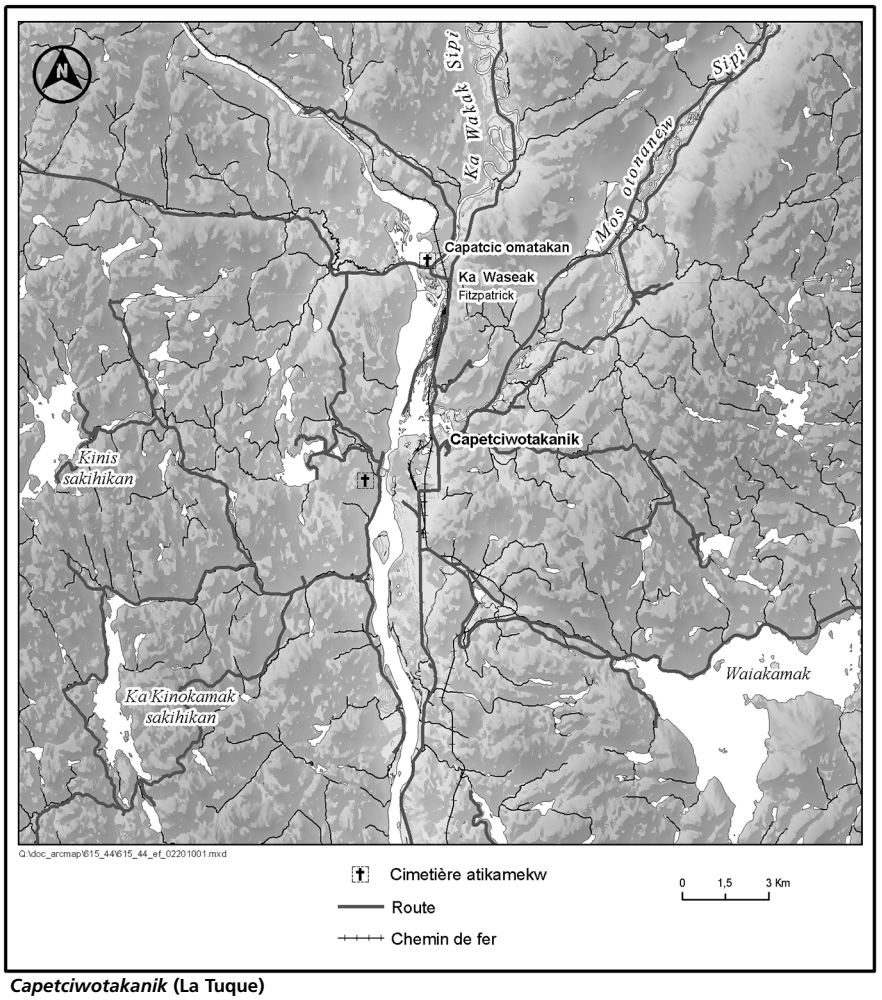
À la fin du XIXe siècle, une activité soutenue s'était aussi manifestée à *Capetciwotakanik* : l'arpentage et le déboisement préparaient la construction du chemin de fer. Les travaux se poursuivaient même en amont de *Kokac* et de *Wemotaci*. La direction ouest, empruntant *Tiripan sipi* (rivière Ruban), se confirmait résolument.

Le père Guéguen (1838-1909), o.m.i., a été le missionnaire attitré des missions de *Tapiskwan sipi* de 1867 à 1899. Mais depuis 1844, l'archevêque de Québec avait ciblé *Wemotaci* et *Oskisketak* comme bases d'évangélisation des Nehirowisiwok des hauteurs de *Tapiskwan sipi* (Carrière 1978). Guéguen et son acolyte Guinard affectionnaient les Nehirowisiwok, mais ils n'étaient pas dupes des bouleversements qu'induirait la modernité du XXe siècle naissant.

Ils savaient que la percée de la voie ferrée ouvrait la grande forêt à de nombreux employés, à des aventuriers sans scrupules et à une industrie forestière ayant un solide appétit. De nombreuses concessions forestières se négociaient alors dans les hauteurs en échange de vastes domaines déjà exploités dans la vallée du Saint-Laurent. La qualité de l'épinette noire s'imposa aussi bien dans l'industrie de la construction que dans celle des pâtes et papiers. La *Tapiskwan sipi* offrait une source d'approvisionnement illimitée. *Capetciwotakanik* devint La Tuque et les usines s'installèrent. Plus risquées mais plus payantes, drave et coupe de bois présentèrent pour les Nehirowisiwok d'appréciables surplus de revenus aux ancestrales activités de piégeage.

En ce début de XXe siècle, la modernité galopante prit des proportions insoupçonnées quand les ingénieurs de la Commission des eaux courantes avisèrent les Nehirowisiwok de la prochaine montée des eaux à proximité d'*Oskisketak*, et au-dessus du nez de la grand-mère. La grande guerre de 1914-1918 imposait des travaux majeurs pour structurer efficacement l'industrie forestière et papetière. En cela, *Tapiskwan sipi* a été un très économique précurseur à des projets ultérieurs. La construction du barrage La Loutre (1914-1918) a été suivie de trois barrages sur *Manawani sipi* et d'autres encore.

L'heure de la deuxième période dans les amonts de *Capetciwotakanik* était venue. La Loi sur les Indiens (1876)



Capetciwotakanik **(La Tuque)**
(Source : Conseil de la Nation atikamekw)

avait prévu l'octroi de réserves à l'intention des Indiens. Cette mesure prétendait leur offrir une garantie d'inviolabilité d'un « chez-soi » bénéficiant de la protection de la loi.

De la première moitié du XXe siècle, la tradition orale retient que « le castor a plongé » (entrevue collective, Opitciwan 2004 : Eco Matawak) : les populations de cet animal ont sévèrement décliné partout au Québec. Les aînés ont associé les crues des eaux des barrages et les nouvelles techniques de piégeage introduites par les aventuriers (piège de métal, dynamite, poison, etc.) à un long cycle naturel pour expliquer l'amplification du phénomène. Cette diminution a eu des répercussions pour le Nehirowisiw qui en avait jusque-là tiré sa subsistance (tant pour sa viande que pour sa fourrure).

La vie au village

Le site du poste de traite s'est graduellement transformé en petit village. Le dispersement des familles dans les territoires a connu d'abord la brèche du temps des Fêtes. Justifié par la vente des fourrures d'automne, le réapprovisionnement s'est accru en diversité et en quantité, à la mesure de l'habitude, prise peu à peu, en commençant par les familles installées à moins d'un jour de marche. Les premières maisons de bois se sont dressées et la vocation du magasin s'est lentement confirmée. Le train, le canot à moteur et les débuts de l'aviation de brousse ont facilité l'approvisionnement et le déplacement des personnes.

Les services disponibles ont suivi, d'abord en été : la visite missionnaire en séjour de plus en plus prolongé, de même pour l'enseignante-infirmière qui l'accompagnait, puis le courrier, alors exceptionnel, s'est fait occasionnel jusqu'à devenir hebdomadaire par la suite. Le travail forestier s'est accentué, coupe en hiver, drave au printemps. D'autres sources de revenus se sont greffées aux activités traditionnelles : garde-feu, guide de chasse et pêche, etc.

Les premiers programmes de construction ont débuté dans les années 1950. Le plan de sédentarisation a commencé par une agence de contrôle bien équipée (communication, eau, mécanique, électricité), en soutien à la construction résidentielle et à la permanence des services : C.B.H., mission oblate, dispensaire, école. En moins de quinze ans, le système traditionnel de dispersion hivernale aura chaviré. Les deuxième et troisième programmes de construction confirmaient le plan.

La petite école retenait les enfants au village et, par le fait même, les mères. La durée du séjour de chasse s'abrégea. La motoneige transforma les habitudes en fréquents déplacements. L'industrie forestière haussa l'intensité de ses opérations. Les Nehirowisiwok connurent les bons salaires en travaillant comme bûcherons ou draveurs jusqu'à ce qu'ils soient remplacés, dans les années 1970, par de la machinerie infatigable et d'une efficacité incomparable.

Nous savons pourtant que cela ne diminue en rien la quête, chez nos jeunes, en vue de se sentir pleinement Nehirowisiwok et fiers de l'être. Pour résumer le tout, disons simplement que l'implantation du centre administratif du Conseil de la Nation atikamekw à La Tuque ne résulte pas de circonstances fortuites. Nous y sentons un ancrage de voisinage comme autrefois.

Identité et devenir

Pour que la langue ancestrale se maintienne jusqu'à aujourd'hui, il a fallu qu'un nombre suffisant de locuteurs survivent sur plusieurs axes des *mahonan*. Jusqu'au XXe siècle, la petitesse des groupes obligeait à des échanges matrimoniaux systématiques avec des groupes de langues apparentées. Avant le contact, l'occupation de *Metaperotin* impliquait de tels échanges avec les peuplades voisines

établies dans la vallée du Saint-Laurent. Tous ces échanges se faisaient sur de longues distances par proches interposés.

Nous avons la chance exceptionnelle, parmi toutes les nations autochtones d'Amérique, d'être parmi celles qui ont le mieux conservé leur langue originelle. C'est que l'isolement vécu pendant environ deux siècles a rendu l'intégralité de la transmission d'autant plus vitale. L'intimité avec la forêt nous a préservés !

Cette langue est sacrée pour nous. Elle traduit la fusion, l'intégration culturelle, l'évolution personnelle et jusqu'à la dimension spirituelle de la relation avec le gibier qui englobe de justes rapports avec toutes les composantes de l'environnement, car c'est une langue d'expérience que seuls les aînés maîtrisent. Les jeunes la déforment nécessairement avant d'apprendre les mots et concepts précis qui s'accolent aux connaissances et à la sagesse à acquérir, d'où l'importance de la tradition orale. Chaque génération y vient à son tour et cela explique l'incroyable constat : en 400 ans notre langue a moins changé que le français !

Conclusion

S'il y a un pont de compréhension à établir entre nos perceptions de l'histoire, il émane de la vitale pulsion de survivance. Les cercles politiques et financiers résistent à donner raison au sens commun qui perçoit le déséquilibre planétaire dans la surexploitation des ressources. La dominance des intérêts à court terme forcera tôt ou tard d'énormes replis sociétaux. Le confinement des autochtones aura été un présage. La notion de « développement durable » pourrait n'être qu'un écran de fumée si le processus de rationalisation ne se justifie que par des objectifs économiques.

Nous soumettons modestement l'idée que l'expérience de vie des Nehirowisiwok est porteuse d'enseignement et est à prendre en considération. L'importance que nous accordons à la tradition orale concerne en effet des valeurs sociétales que nous tenons pour sacrées. Respect, partage et équilibre s'appliquaient dans les rapports avec l'environnement naturel aussi bien qu'avec l'humain. Cela est implicite dans les quelques pages du présent témoignage.

Comme toutes les communautés qui se targuent d'une identité collective à faire respecter, nous avons certes du travail à accomplir dans notre propre demeure. Mais il serait puéril d'assimiler notre situation actuelle à un passé révolu. Notre souci de préservation d'intégrité culturelle contient, du moins à nos yeux, la cohérence d'un devenir viable. Rencontres et voisinage sont encore et toujours à notre agenda !

Notes

1. Une première version de ce texte, largement remanié depuis, est parue en 2011 dans le *Journal de la Société historique* de La Tuque et du Haut-Saint-Maurice, *Histoires de familles*, afin de souligner le 100e anniversaire de la ville de La Tuque.

   Les opinions exprimées ici sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les opinions et les politiques officielles de la Nation atikamekw, de ses entités et membres, et ce, bien que le CNA ait participé et collaboré avec les auteurs. Par conséquent, le contenu et les termes du présent document ne doivent en aucune façon être interprétés de manière à porter atteinte au titre aborigène et aux droits ancestraux de la Nation ou porter préjudice aux négociations territoriales en cours. Cette publication ne limite en aucun cas les positions, droits et recours de la Nation, ses communautés, organismes, Conseils, représentants et membres. Elle ne constitue pas non plus de la part de la Nation atikamekw un appui formel ni conditionnel au contenu du présent document.
2. Sources orales : Mattawa et Léger, Kirano (Entrevue collective, documentaire, CNA, 2005) ; entrevue collective, Manawan 2004 : Mitcinamekos ; entrevue collective, Opitciwan 2004 : Eco Matawak ; entrevue collective, Opitciwan 2005 : Matciskan.
3. Source orale : Mattawa et Léger, Kirano (Entrevue collective, Documentaire, CNA, 2005).
4. Entrevue collective : Opitciwan 1983 : Recherche complémentaire à R.O.T. (Recherche sur l'occupation du territoire, Conseil Atikamekw-Montagnais 1982).
5. Dans le cadre de la recherche sur l'occupation du territoire (R.O.T., Conseil Atikamekw-Montagnais, 1980-1983).

Ouvrages cités

CARRIÈRE, Gaston, 1978 : *Le père Jean-Pierre Guéguen, o.m.i., 1838-1909 : un grand voltigeur*. Éditions de la Société historique Rivière des Quinze.

GÉLINAS, Claude, 1998 : « Jean-Baptiste Boucher, le négatif du chef atikamekw par excellence au XIXe siècle », in N. Clermont (dir.), *Anthropologie et histoire* : 27-37. Actes du Quatrième Colloque du département d'anthropologie, Université de Montréal, Montréal.

—, 2000 : *La gestion de l'étranger. Les Atikamekw et la présence euro-canadienne en Haute-Mauricie 1760-1870*. Septentrion, Sillery.

—, 2003 : *Entre l'assommoir et le godendart. Les Atikamekw et la conquête du Moyen-Nord québécois 1870-1940*. Septentrion, Sillery.